
3 1761 05057386 4


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

J. RACINE

IPHIGÉNIE EN AULIDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

WITH

Grammatical and Explanatory Notes

BY

JULES BUÉ,

Hon. M.A. of Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858; etc.

NEW EDITION

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS
PARIS: 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
BOSTON: CARL SCHOENHOF
1893

PRINTED BY CHAS. STRAKER AND SONS, LTD.,
BISHOPSGATE AVENUE, LONDON, GREAT BRITAIN.

151

INTRODUCTION.

RACINE.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.

JEAN RACINE, né l'an 1639 à la Ferté-Milon où son père était contrôleur du grenier à sel, étudia successivement au collége de Beauvais, à Port-Royal-des-Champs et au collége d'Harcourt. Une ode qu'il composa, l'an 1660, pour le mariage de Louis XIV ("la Nymphe de la Seine") lui attira les bonnes grâces de la cour. S'étant lié dès sa jeunesse avec Molière et Boileau, qui lui donnèrent d'utiles conseils, il se voua à la carrière dramatique sur les traces de Corneille, qui l'y avait précédé de trente ans: il fit jouer, en 1664, "les Frères ennemis"; en 1666, "Alexandre," et révéla tout son talent dans "Andromaque" (1667). L'année suivante, il donna la spirituelle comédie des "Plaideurs," imitée des "Guêpes" d'Aristophane. D'autres chefs-d'œuvre la suivirent de près: "Bérénice," en 1670; "Bajazet," en 1673; "Mithridate," en 1673; "Iphigénie," en 1674; et enfin "Phèdre," en 1677. Cette dernière pièce devint pour Racine l'occasion des chagrins les plus vifs. Une cabale puissante lui opposa la ridicule "Phèdre" de Pradon, qui triompha un moment. Dégoûté du théâtre, et d'ailleurs ramené à la dévotion par une jeune et pieuse femme qu'il avait épousée cette année même, Racine garda un silence de douze ans. En 1689, à la prière de Mme. de Maintenon, il composa, pour les

demoiselles de Saint-Cyr, " Esther," et deux ans après, " Athalie," qui fut méconnue plus encore que " Phèdre." Cette injustice, jointe à la disgrâce qu'il encourut, en 1697, de Louis XIV, pour des opinions trop libres sur les affaires d'État, rendirent mortelle la maladie dont il souffrait depuis longtemps (un abcès au foie), et il mourut en 1699, laissant à son fils Louis Racine une fortune médiocre, mais une mémoire irréprochable et honorée.

IPHIGÉNIE.

LA tragédie d'Iphigénie par Racine est, pour le fond, empruntée à Euripide. L'action se passe en Aulide, dans la tente d'Agamemnon. Voici l'analyse des cinq actes dont se compose cette tragédie, qui parut en 1674.

ACTE I.—La pièce commence par une scène généralement regardée comme un chef-d'œuvre d'exposition. Agamemnon vient réveiller Arcas pour lui confier un message. Il lui explique que Diane irritée empêchera les vaisseaux des Grecs de quitter le rivage pour aller à la conquête de Troie à moins qu'on ne lui sacrifie Iphigénie. Cédant aux remontrances d'Ulysse, il a d'abord consenti à sacrifier sa fille, et a même écrit à Clytemnestre de l'amener au camp, prétextant qu'Achille voulait conclure le mariage avant son départ pour Troie; mais son cœur de père se révolte, et pour faire rebrousser chemin à Clytemnestre et à Iphigénie il confie à Arcas une lettre pour elles dans laquelle il prétend qu'Achille a changé d'avis; il permet à Arcas d'ajouter qu'Eriphile, la jeune captive d'Achille, est sans doute la cause de cette soudaine froideur; sur ces entrefaites arrivent Ulysse et Achille. Après avoir exprimé à Achille son étonnement de le voir sitôt de retour de son expédition de Lesbos, et avoir appris avec surprise qu'il est informé de l'arrivée prochaine d'Iphigénie, Agamemnon dit aux deux héros qu'il faut renoncer à la conquête de Troie que les dieux protégent visiblement en refusant des vents favorables aux Grecs. Malgré tout ce que peut dire Agamemnon, Achille déclare qu'il n'abandonnera pas le projet de vengeance contre Pâris, et se retire en annonçant son intention d'encourager l'armée par son exemple. Ulysse, resté seul avec Agamemnon, lui représente l'inutilité de ses efforts pour sauver sa fille, et la honte qui rejaillirait sur lui s'il renvoyait les Grecs appelés par lui pour venger

son frère Ménélas. Agamemnon, espérant qu'Arcas fera retourner Clytemnestre sur ses pas, consent qu'on immole sa fille si elle vient. Eurybate vient annoncer à Agamemnon que Clytemnestre, Iphigénie et Eriphile, après s'être un instant égarées sur la route, sont arrivées au camp où elles ont été acclamées par l'armée. Ulysse cherche à relever le courage d'Agamemnon, accablé par cette nouvelle, en lui faisant entrevoir la chute prochaine de Troie qui le couvrira de gloire et deviendra

"L'éternel entretien des siècles à venir."

Acte II.—Eriphile, captive d'Achille, venue avec Iphigénie au camp des Grecs pour consulter Calchas sur sa naissance enveloppée de mystères, avoue à Doris, sa confidente, qu'elle aime son vainqueur et qu'elle est jalouse du bonheur d'Iphigénie. A leur première rencontre, Iphigénie reproche à son père de la recevoir avec froideur et cherche en vain à connaître la cause de son chagrin. Eriphile veut rassurer Iphigénie qui appréhende quelque malheur et se plaint du peu d'empressement que semble mettre Achille à venir auprès d'elle. Clytemnestre, à qui Arcas a remis trop tard la lettre d'Agamemnon, annonce à sa fille qu'elle a appris qu'Achille lui fait l'outrage de remettre l'hymen qu'il semblait désireux de conclure tout de suite, et qu'il faut retourner à Argos; elle laisse entrevoir ses soupçons contre Eriphile. Celle-ci ne veut pas quitter le camp avec Iphigénie; ce refus confirme les soupçons de cette dernière qui l'accuse d'être sa rivale et lui fait des reproches amers. Achille, à qui Agamemnon a assuré qu'Iphigénie n'était pas au camp, survient et s'étonne de l'y rencontrer. Iphigénie, interprétant mal cette surprise, est convaincue qu'Achille la trahit. Ne comprenant pas l'accueil qu'il reçoit, Achille questionne Eriphile et s'aperçoit, d'après sa réponse, qu'on le trompe. Il déclare que son amour pour Iphigénie est toujours le même et qu'il va éclaircir ce mystère. Eriphile partage les soupçons d'Achille et espère pouvoir tirer vengeance de sa rivale et de ses ennemis, à la faveur des disgrâces qui semblent près de fondre sur eux.

Acte III.—Clytemnestre a rencontré Achille, et ce héros a déclaré faux les bruits qui couraient sur son compte ; il a témoigné le plus grand désir de conclure l'hymen projeté. Agamemnon, pour éviter que Clytemnestre assiste au sacrifice, s'efforce d'abord, par des raisons spécieuses, de lui persuader de ne pas conduire sa fille à l'autel, puis, à bout d'arguments, il lui défend d'accompagner Iphigénie. Clytemnestre se perd en conjectures sur l'ordre cruel de son époux. Achille annonce à Clytemnestre que tout réussit selon ses désirs ; Calchas même, dit-il, publie que les dieux, bientôt apaisés, vont donner des vents propices à la flotte grecque. Iphigénie demande à Achille, comme gage de son amour, la liberté d'Eriphile qui lui est accordée. Arcas annonce à Clytemnestre qu'Agamemnon l'envoie chercher Iphigénie, non pas pour un hymen, mais pour un sacrifice ; Clytemnestre conjure Achille de défendre son épouse contre le couteau de Calchas, et de venger son nom dont on a abusé pour la tromper ; elle se dispose à aller trouver Agamemnon pour lui demander raison de sa barbarie. Achille s'emporte en reproches contre Agamemnon ; Iphigénie lui rappelle que celui qu'il outrage est son père ; elle se résigne en songeant qu'Agamemnon ne perdrait pas sa fille s'il pouvait la sauver. Clytemnestre a cherché en vain à voir Agamemnon ; elle vient encore une fois implorer le secours d'Achille qui lui promet qu'Iphigénie vivra, en ajoutant—

"Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas."

Acte IV.—Eriphile, bien qu'Iphigénie soit sur le point de mourir, envie son sort parce qu'elle est aimée d'Achille ; elle craint que la tendresse d'un père et l'amour d'un amant ne trouvent quelque moyen de sauver sa rivale. Clytemnestre se plaint que sa fille, loin de la seconder, se résigne à son sort et prend la défense de son père. Agamemnon vient s'informer pourquoi sa fille, mandée par lui, tarde à lui obéir. Il devine, aux discours de Clytemnestre, qu'Arcas a tout révélé. Iphigénie implore son père de lui faire grâce, tout en lui donnant l'assurance de son respect et de son obéissance.

Agamemnon répond que les dieux sont impitoyables, et exhorte sa fille à bien mourir. Clytemnestre se répand en reproches amers contre son barbare époux, et déclare qu'il faudra arracher sa fille de ses bras pour la conduire à l'autel. Agamemnon se plaint que les dieux, en lui donnant des ordres cruels, lui ont laissé un cœur de père. Achille vient demander à Agamemnon si les bruits qui sont arrivés jusqu'à lui sont vrais, et s'il a en effet abusé de son nom pour mener Iphigénie au supplice. Agamemnon rejette la responsabilité de ce qui arrive sur Achille qui a refusé d'abandonner la conquête de Troie. Achille répond avec hauteur, et brave le roi en disant qu'il fera à Iphigénie un rempart de son corps. Agamemnon, irrité des menaces d'Achille, appelle ses gardes pour donner l'ordre fatal. Les gardes obéissent à son appel ; torturé par l'orgueil et la douleur, Agamemnon hésite, puis fait dire à la reine et à la princesse de venir sans crainte auprès de lui. Tout en reconnaissant son impuissance à sauver sa fille malgré les dieux, Agamemnon veut qu'ils la lui demandent une seconde fois. Clytemnestre reçoit de son époux, avec surprise et bonheur, l'ordre de s'éloigner du camp avec sa fille afin de la sauver. Eriphile, qui a tout entendu, voit avec colère que sa rivale va lui échapper ; elle court instruire Calchas de ce qui se passe.

Acte V.—Iphigénie a été surprise et arrêtée dans sa fuite par les Grecs qu'Eriphile a prévenus ; elle ne regrette pas de mourir, car son père lui a ordonné d'oublier Achille contre lequel il est irrité. Achille s'efforce de persuader à Iphigénie de venir se mettre en sureté dans sa tente, où il la défendra contre toute l'armée. Sur son refus il s'éloigne pour aller se mettre à la tête de ses guerriers et immoler à sa fureur Calchas et Agamemnon lui-même. Eurybate et les gardes du palais sont disposés à défendre la princesse contre tout le camp qui demande à grands cris la victime ; mais Iphigénie, jalouse d'obéir aux dieux et à son père, veut qu'on la conduise à l'autel. Ægine apprend à Clytemnestre que c'est Eriphile qui a révélé à Calchas le secret de leur fuite ; imprécations de la reine contre l'amie perfide de sa fille. Arcas envoyé par Agamemnon vient chercher

la reine ; il lui dit qu'Achille et ses amis sont à l'autel, que le sacrifice est suspendu et qu'un conflit est imminent. Sur ces entrefaites Ulysse arrive ; il annonce qu'Iphigénie est vivante et que les dieux sont contents ; puis il dépeint les Grecs près d'en venir aux mains, Calchas indiquant Eriphile comme la victime choisie par les dieux, Eriphile se donnant la mort sur l'autel, des vents favorables soufflant aussitôt, et Diane portant au ciel l'encens et les vœux de l'armée. Enfin la pièce se termine par ces paroles de Clytemnestre :—

> " Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
> Récompenser Achille et payer tes bienfaits ? "

APPRÉCIATION LITTÉRAIRE.*

"IPHIGÉNIE" est la pièce qui jeta dans la carrière de Racine le plus d'éclat. À sa première apparition, on pleura, on fut à la fois attendri, ébloui, enchanté.

Un siècle après, nous entendons Voltaire s'écrier dans son commentaire : "O véritable tragédie! Beauté de tous les temps et de toutes les nations! Malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!"

L'enthousiasme de Voltaire est juste. "Iphigénie" est une merveille. Le sujet, sans doute, est emprunté à Euripide, comme l'avait été celui d'Andromaque ; mais quand on emprunte comme Racine, on doit peu de chose à son créancier. Disons-le cependant: "Andromaque" est une véritable transfiguration ; le poëte français y est de toutes parts supérieur au poëte grec ; mais ici les rôles changent et nous devons partager les éloges entre Euripide et Racine. Si Racine a souvent embelli son modèle, il ne l'a pas surpassé dans l'ensemble de son œuvre. Ce n'est peut-être pas la faute de Racine ; la pièce grecque et la pièce française sont, au fond, deux sujets différents dans une même action.

L'Iphigénie d'Euripide est une tragédie religieuse; l'art chez les anciens servait d'instrument et d'expression à la religion. Le poëte alors était réellement un *vates*, un devin, un instructeur des peuples ; c'est lui qui, dans la société antique, exerçait le sacerdoce de la vérité. Les poëtes modernes ne peuvent plus atteindre à ce caractère d'autorité, à cette gravité, à cette majesté naissante et vraie qu'on respire en général dans la tragédie antique, et qui se manifeste avec tant de grandeur dans Eschyle en particulier. Euripide, arrivé plus tard, est sans doute le moins religieux des poëtes grecs ; dans

* Tirée des "Etudes sur la littérature française," par A. Vinet.

l'histoire des convictions il marque une ère nouvelle, il approche du déclin ; mais, malgré ce qu'il exprime parfois sous le nom de ses personnages, il n'a pas changé le caractère général de la tragédie grecque. L'esprit de la pièce d'Euripide est religieux ; on y touche à l'invisible; on s'y sent sous le poids de la volonté des dieux. La divinité offensée demande une expiation ; on assiste à la lutte qui se livre dans l'âme d'Agamemnon entre les croyances de l'homme, les devoirs du roi et les tendres sentiments du père. Enfin la religion triomphe, et dans le cœur d'Agamemnon et dans celui d'Iphigénie. Clytemnestre elle-même finit par se soumettre à l'arrêt des dieux. L'Achille d'Euripide n'est pas celui de Racine, ni même celui d'Homère ; c'est un Achille de sens rassis, un honnête homme qui ne souffrira pas qu'Iphigénie meure contre son gré. Cependant, quand le sacrifice est devenu volontaire, que la victime y consent, Achille se rend, il admire cette haute vertu ; il ne se révolte plus contre le vouloir divin. Mais une biche blanche se trouve miraculeusement substituée à la vierge royale, enlevée pour le service de Diane. Voilà le drame d'Euripide, dans sa belle et simple structure.

L'Iphigénie française, prise dans son ensemble, est moins élevée. Le point de vue est plus purement humain ; l'élément religieux disparaît, et ici se trouve l'inévitable infériorité de la pièce moderne. Le mystérieux, le divin, l'infini une fois évanouis, il ne reste plus que les intérêts tout-à-fait humains. Malgré tout l'art avec lequel Racine les a rassemblés autour du personnage d'Iphigénie, il n'a pu parvenir à déguiser ce qu'a de factice la donnée de la pièce, dépouillée de son élément primitif. La divinité descendue de son faîte reste plus implacable ; il lui faut le sang d'une créature humaine, et de là la création du personnage d'Eriphile. On l'a reprochée à Racine, mais, il nous semble, injustement ; Eriphile se rattache à l'action, telle que le poëte l'a conçue, de la manière la plus étroite ; elle donne lieu d'ailleurs à de beaux développements dans le caractère d'Iphigénie. Mais quoique Racine ait eu soin de nous désintéresser d'Eriphile en nous la montrant ingrate et perfide, nous ne saurions oublier qu'elle meurt injustement.

Restent les teintes particulières que Racine a données aux caractères de ses personnages. On l'a blâmé d'avoir fait Achille amoureux, et il est vrai que la passion d'Achille n'est pas prise dans l'imitation fidèle du temps et du caractère traditionnel de ce héros. Les nuances de la chevalerie sont visibles sur cette grande figure qui rappelle par plus d'un trait le moyen âge plutôt que le temps fabuleux du héros de la Grèce. Mais on ne saurait blâmer absolument Racine d'avoir fait son Achille moins grec que celui d'Euripide. Dans une certaine mesure, et en vue de l'intérêt dramatique, il fallait qu'il en fût ainsi. Une imitation complète de ces âges reculés ne saurait s'adapter à nos théâtres ; on pourrait un instant lui trouver le charme de la nouveauté, mais le succès ne se soutiendrait pas. D'ailleurs, si l'Achille de Racine diffère de celui d'Euripide, il est plus conforme à celui d'Homère.

Quant au caractère d'Agamemnon, c'est ici que l'infériorité du poëte français se trouve le plus marquée. Ce qui le détermine est avant tout l'ambition. Combien il serait plus intéressant, si, entre le citoyen et le père qui se disputent la victoire dans son cœur, on ne voyait pas intervenir le roi, ou, plutôt, si l'on ne savait, par ses propres aveux, qu'il sacrifie sa fille, non à la patrie, ni à la volonté des dieux, mais à *ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce*, qui *chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse.* Aussi la rencontre du père et de la fille est-elle bien moins touchante dans Racine que dans Euripide.

La beauté principale de la tragédie d'Iphigénie, c'est Iphigénie elle-même, figure noble et charmante. La beauté religieuse lui manque sans doute, ainsi qu'à tous les personnages de cette pièce. Mais si Iphigénie n'a pas toute la naïveté de la jeune fille grecque, elle est le type le plus accompli de la dignité virginale. La fierté du sang royal se joint en elle à la grâce de l'enfance, la passion à la pudeur, une vivacité quelquefois impétueuse à la plus charmante douceur. Rien n'est plus frais, plus pur ni plus vivant que ce caractère d'Iphigénie. Le poëte ne lui a rien refusé de ce qui peut nous la faire aimer, ni l'héroïsme, ni la générosité, ni la tendresse, ni la modestie.

Si nous abaissons sous quelques rapports l'Iphigénie moderne, c'est qu'en France on a pris le parti contraire ; on l'a relevée outre mesure en proportion des autres tragédies de l'auteur. Néanmoins Racine est toujours Racine, et la gloire de son "Iphigénie" reste bien grande. C'est, non le plus profond, mais le plus brillant des ouvrages du poëte. Habileté de la conduite, marche hardie et prompte de l'action, succession des péripéties, situations extraordinaires et sublimes, admirable éloquence des discours, tout se réunit pour donner à cette œuvre la couleur idéale et magnifique qui enchanta les contemporains et qui nous enchante encore.

J. B.

GENERAL NOTES.

The notes and explanations will be found at the end of each play. They are arranged in accordance with the acts and scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the names of the *dramatis personæ*, the running title, or the stage directions.

In the seventeenth century the two letters *ai* preceding the consonants *s* and *t* in the infinitives, present and imperfect tenses, and conditional mood, of some verbs, used invariably to be written *oi*, as

For connaître	one finds	connoître.
„ je connais	„	connois.
„ il connaît	„	connoît.
„ je voudrais	„	voudrois.
„ il voudrait	„	voudroit.
„ il fallait, &c.,	„	falloit, &c.

The Editors have preferred pointing this out in a note to altering the text.

IPHIGÉNIE EN AULIDE

TRAGÉDIE

1674

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.

ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.

ARCAS, EURYBATE, } domestiques d'Agamemnon.

ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, confidente d'Ériphile.

GARDES.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisans,
Vous font-il méconnoître et haïr leurs présens?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée:
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,

Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin :
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin;
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt.... mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés :
Nous partions; et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport;
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux :
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ces autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! et que devins-je, Arcas,

Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée !
Je voulois sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front, immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ce nom de roi des rois, et de chef de la Grèce,
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié sacrilége ;
Et présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.

Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent, et son père Pelée,
D'un ennemi voisin redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche et court à son trépas;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille.... Ce nom seul dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence;
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.

La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point; prends un fidèle guide :
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée;
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée;
Et qu'il veut désormais jusques à son retour,
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire;
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit!

SCÈNE II. — AGAMEMNON, ACHILLE. ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monumens,
Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête:
Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille? qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON.

(A Ulysse.)

Juste ciel! Sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux,
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,

Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudroit-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi:
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc.
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive:
J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie!
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur!

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, prince, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme!

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée;
Troie en a vu la flamme; et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène:
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux:
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces!
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces:
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit:
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,

Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit: ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains,
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez: quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour: et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler

Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante;
Et qui de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

AGAMEMNON.

Ah, seigneur! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,

Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis....

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.

Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la reine ;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit ; vous pouvez nous laisser ;
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V. — AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !

ULYSSE.

Je suis père, seigneur, et foible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime ;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance :
Je cède et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi, madame! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorsque, dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,

Le dirai-je? vos yeux de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur,
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle :
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que, sans périr, je ne me puis connoître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher;
Un oracle toujours se plaît à se cacher;
Toujours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre;
C'est là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas! dans cette Troie où j'étois attendue,

Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.
Déjà je découvrois cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;
Et, de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.
Pourroit-ils de vos jours ignorer les auteurs?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile;
Elle vous l'a promis et juré devant moi :
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste?

DORIS.

Quoi, madame!

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement
Écoute, et tu te vas étonner que je vive :
C'est peu d'être étrangère, inconnue, et captive,
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,

Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,
De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous!

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse;
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté;
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée!
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir :
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ces amans trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi :
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi :
Je périrai, Doris; et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parens si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame! et que la tyrannie....

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II. — AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous? et quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je....

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs! quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine:
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux:
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement:
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité:
Que va-t-elle penser de votre indifférence?

Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez....

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Adieu.

SCÈNE III. — IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?

D'une secrète horreur je me sens frissonner :
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux! vous savez pour qui je vous implore!

ÉRIPHILE.

Quoi! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler!
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parens toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère;
Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendront pas longtemps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois partout; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paroît point : le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour

Eteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes :
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amans
Dont le père d'Hélène a reçu les sermens :
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée :
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,

Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(A Ériphile.)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre :
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V. — IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas?

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène ;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :

Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie!
Moi, j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos....

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme;
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale!
Crédule, je l'aimois: mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez;
Mais que, sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amans excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?

Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCÈNE VI. — ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois!
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide! vous! Hé! qu'y venez-vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contens.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII. — ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si sans vous irriter
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,

Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez....

ÉRIPHILE.

Quoi! seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne.
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits....

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il faut y renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons: c'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII. — ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah! plutôt.... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;

Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de sermens dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Près d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;

Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui? moi! que, remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas!
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide!
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp....

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

SCÈNE II. — CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!
Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement:
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser: du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée,
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCÈNE IV. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous ;
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore ;
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse :
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère !)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours !
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
Elle est votre captive ; et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux

ACHILLE

Vous, madame ?

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, et sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander: ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret:
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête ;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi le craindrons-nous ?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ÉRIPHILE.

O ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! seigneur ! plût au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel

Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée:
Tout le camp même encore est trompé comme vous

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux

ACHILLE, la relevant.

Ah, madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune:
Ce triste abaissement convient à ma fortune:
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul: vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter
A mon perfide époux je cours me présenter:
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime:
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI. — ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier!

Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager:
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, madame! un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous:
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature;
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel:
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée?
Il faut de ce péril, de cette trahison,

Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, madame! parmi tant de sujets de crainte,

Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le plaint !
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint !
Triste effet de mes soins ! est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre âme ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, et comme, indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
Accusoit à la fois les hommes et les dieux !
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle !

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

SCÈNE VII. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.

Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien! c'est donc à moi de prendre votre place
Il me verra, madame, et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!... Ah, seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous!

ACHILLE.

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire :
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien
Je perds trop de momens en des discours frivoles;
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(A Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,

Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame ? Et quel cœur si farouche....

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche ;
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
Et tu la plains, Doris ! Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs !
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer ? ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli,
Achille aura pour elle impunément pâli ?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle

Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des dieux la sentence mortelle;
Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré;
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici:
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée:
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah! si je m'en croyois....

DORIS.

Quoi! que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, madame!

ÉRIPHILE.

Ah! Doris! quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans le temple de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit. On vient: Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.

SCÈNE II. — CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse!
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée :
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime?

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;

C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous; et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime :
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.

Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée,
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !

Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne peut m'en détacher :
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère !
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V. — AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père !

SCÈNE VI. — AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que je pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;

Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez!

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens;
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée:
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête.

Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire :
Elle est de mes sermens seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;

Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterois vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer

SCÈNE VII. — AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà ! Gardes, à moi !

SCÈNE VIII. — AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire ?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer !
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend ; une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide :
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise ;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilége zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah ! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il me fait trembler....
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui :
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la reine :
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX. — AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais; mais, grands dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez; prenez soin de sa vie:
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas:
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence:
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contens,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps!
Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, seigneur!

IPHIGÉNIE.

Ah, mon père!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI. — ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile :
Plus de raisons ; il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober
Regarde quel orage est tout prêt à tomber :
Considère l'état où la reine est réduite ;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards ;
Nos gardes repoussés, la reine évanouie....
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie,
Et, sans attendre ici ses secours impuissans,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame! Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé :
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haïsse;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, madame!

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! ah, rigueur inouïe!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille!

SCÈNE II. — ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi :
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile :
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille
Quoi, madame! est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir! Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?

Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et, dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir,
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.

Et qui de ma faveur se voudroit honorer
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, madame ; il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui? moi? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où seroit le respect? Et ce devoir suprême....

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :
Ne fait-il des sermens que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus?
Enfin c'est trop tarder, ma princesse, et ma crainte....

IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie?
Ah, seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter :
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme :
Vous allez à l'autel; et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.

A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le prêtre deviendra la première victime ;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père, frappé, tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, seigneur ! Ah, cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

SCÈNE III. — CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage :
Que fera-t-il, madame ? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie !

La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais.... Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté....

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds :
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime ..
Eurybate, à l'autel, conduisez la victime.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas....
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime et qui vous a trahie,
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté,
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté!
Quoi! tu ne mourras point! Quoi! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux!
Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!

Calchas va dans son sang.... Barbares! arrêtez :
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre....
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières :
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout.... Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui : ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

SCÈNE VI. — ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contens.
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui longtemps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah! prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage :
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée, avec Hélène uni secrètement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement :
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :

D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux :
Et c'est elle, en un mot que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel ; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par des mugissemens ;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,

Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits !

FIN D'IPHIGÉNIE.

NOTES

ACT I.

Scene I.

Page 3 line 3—*C'est vous-même, seigneur !* Is that you indeed, sire?

3 4—*Devancer l'aurore* . . . : Made you rise so long before dawn. N. *devancer le temps*, to outstrip time; *ceux qui nous ont devancés*, our predecessors, our ancestors.

3 5—*Jour*: Light. N. *le petit jour*, morning twilight; *il fait jour*, it is daylight; *grand jour*, broad daylight.

3 6—*Dans l'Aulide*: Aulis is a seaport of Bœotia, opposite Eubœa. In this line Racine by Aulide evidently means the province, the territory of which Aulis is the chief city; had he meant a town he could not have used the article. Aulide, however, like Chalcide, is used without the article, both by Rotrou and Racine, to represent the towns of Aulis and Chalcis.

3 8—*Exaucés*: Have the winds heard our prayers this night? Diana had produced a calm which prevented the Greeks from leaving the port to sail to the conquest of Troy. Her anger had been roused by Agamemnon's killing a stag, an animal sacred to her.

3 9—*Neptune*: The divinity presiding over the seas and one of the twelve great gods of Latin polytheism.

3 10—*Heureux qui satisfait*: Cf. Rotrou's version of Euripides—

> Heureuse ta fortune, heureuse ta vieillesse,
> Qu'aucun danger ne suit, et qu'aucun soin ne presse !
> Heureuse la bassesse où l'homme vit content,
> Et malheureux l'honneur qui le travaille tant.

3 17—*Roi* . . . *Atrée*: Agamemnon was King of Mycenæ, father of Iphigenia, Electra, and Orestes, husband of Clytemnestra, and son of Atreus.

3 19—*Issu*: The past participle of *issir*, to issue, to spring from. *Issu* and *issir* are the only forms

of the verb extant in Modern French. N. *à l'issue du conseil, du sermon*, when the council, the sermon was over. Agamemnon was connected with Jupiter through Tantalus, son of Zeus (Jupiter); Atreus, the father of Agamemnon, was the grandson of Tantalus.

Page 3 *line* 21—*Achille*: Achilles, son of Peleus, King of Thessaly and of Thetis, who foretold him that his fate was either to gain glory and die early, or to live a long but inglorious life; the hero chose the former, and took part in the Trojan War, from which he knew that he was not to return.

4 2—*Et d'un hymen . . .*: Wishes to kindle Hymen's torch in the flames of burning Troy.

4 6—*Vingt rois*: The Greek chiefs who had placed Agamemnon at their head.

4 10—*Ilion*: Ilium, another name for Troy.

4 16—*Oreste, Clytemnestre, Iphigénie*: See note, p. 3, l. 17.

4 18—*Avertir* (Lat. *advertere*, to turn to), is usually used in the sense of to warn, to caution; it is used here in the sense of *instruire*, to inform.

4 19—*Non . . .*: Agamemnon is here "thinking aloud," engrossed by some terrible thought, and not heeding Arcas.

4 21—*Trouble*: Distraction, agitation, grief. N. don't take the trouble, *ne vous donnez pas la peine*, or, *ne vous dérangez pas*; he is in trouble, *il est dans l'embarras*; after all the trouble I have taken, *après tout le mal que je me suis donné*.

4 27—*Fit taire ce transport*: Quelled this enthusiasm. N. *faire taire*, to silence.

4 33—*Ménélas, Nestor, Ulysse*: Menelaus, King of Lacedæmon, brother of Agamemnon, and husband of Helen, who eloped from him with Paris to Troy, thus causing the Trojan War.—Nestor, King of Pylos, famous for his wisdom and eloquence. He is said to have lived through three generations of men.—Ulysses, King of Ithaca, famed for his craft and eloquence.

4 35—*Que devins-je*: What were my feelings. N. *je ne sais ce qu'il est devenu*, I do not know what has become of him, what he is doing with himself.

5 1—*Calchas*: Calchas, the wisest soothsayer among the Greeks before Troy.

5 4—*Hélène*: Helen, daughter of Zeus (Jupiter) and Leda; she was of surpassing beauty, and

being sought in marriage by the noblest chiefs from all parts of Greece, she chose Menelaus for her husband. Pâris seduced her, and carried her off to Troy. The Greek chiefs who had been her suitors resolved to revenge her abduction, and sailed against Troy, which fell after a siege of ten years.

Page 5 *line* 5—*Diane*: Diana (in Greek Artemis), one of the greatest divinities of the Greeks, daughter of Zeus and Leto (Jupiter and Latona). In the Trojan War she sided with the Trojans (see note, p. 3, l. 8).

5 7—*Iphigénie*: Iphigenia, the daughter of Agamemnon, was "du sang d'Hélène," for her mother, Clytemnestra, was Helen's sister.

5 11—*Je demeurai sans voix . . . passage*: I remained speechless, and recovered the use of my voice but to give utterance to countless sobs.

5 15—*Que n'en croyois-je . . . alarmée*: Why did I not yield then to my paternal love and to my fears? N. *que ne* used for *pourquoi ne*, and also for *à quoi*—

> Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
> Rac., "Athal.," i., 1.

5 19—*Rappelant sa cruelle industrie*: Calling to his aid his cruel wiles. Ulysses, as we have said before, was famous for his craft and eloquence. N. *user d'industrie*, to use cunning; *chevalier d'industrie*, one who lives by his wits (a sharper).

5 23—*De quel front . . .*: There is understood here *il me demanda*, he asked me with what countenance. "Front," forehead, the part for the whole, for *visage*, face. N. *un homme effronté*, a brazen-faced fellow; *c'est un effronté*, he is a saucy fellow.

5 29—*Pour comble de malheur*: To complete the measure of my misfortune. *Comble*, summit, Lat. *cumulus*, a heap; this is one of the examples of the insertion of the letter *b* between two liquids after the dropping of an unaccented vowel; *hum(i)lis*, humble; *sim(u)lare*, *sembler*, to seem; *num(e)rus*, *nombre*; *cam(e)ra*, *chambre*, room, etc., etc.

5 30—*Mes ennuis*: My sorrows, my anxieties. In lofty style *ennui* is a word of great force; in conversational style its meaning is considerably weaker. Both Littré and Brachet seem to prefer the etymology *in odio*, "est mihi *in odio*," cela m'ennuie, to *noxia*, hurt, injury.

Page 5 *line* 31—*Vengeant de leurs autels* . . . : Avenging the slight done to their altars, thirsting for blood. The gods were angered because Agamemnon refused the sacrifice they had asked for.

5 35—*Je me rendis*: I gave way.

6 4—*En Argos*: We should say now *à Argos*. Ménage (1613—1692) tells us in his "Observations sur la langue françoise" that *en* was used before names of towns beginning with a vowel, also before some beginning with a consonant; *à* in Racine's time had in most cases taken the place of *en*, but the latter was still used, particularly for the sake of euphony.

6 6—*Partir son époux*: Start as her husband (after having married her).

6 8—*Avez-vous prétendu que*: Could you think that. N. *prétendre la première place*, to claim the first place (as a right); *prétendre à la première place*, to endeavour to obtain the first place.

6 9—*Qu'armera l'amour et la raison*: Remark that the verb is in the singular, although it is followed by two subjects joined by *et;* this, which in Modern French would be considered incorrect, occurs several times in Racine, especially when the subjects come after the verb.

6 12—*Pélée*: Peleus; hence Achilles is often called, from his father's name, Pelides, Peleïades, or Pelion.

6 18—*En courant*—i.e., in a short time.

6 19—*Suivant de près sa renommée*: Following close upon the news of his exploits. N. *regarder de près*, to take a close view of; *cela me touche de près*, I am nearly concerned in it; *il me touche de près*, he is my near relation.

6 20—*Dans l'armée*: In Modern French we should say *à l'armée*.

6 24—*S'applaudit des bontés*: Rejoices at, congratulates herself of . . . N. *applaudir une chose, une personne*, to express approval by clapping; *applaudir à une chose*, to approve of a thing; *applaudir à une personne* is to approve of what a person has done, to congratulate a person. Littré, however, says in his Dictionary, "Les exemples qui sont ici rapportés montrent que cette distinction n'est pas réelle."

6 27—*Une amour mutuelle* . . . : On page 20, in the speech of Iphigenia, we find *amour* feminine in line 1, and masculine in line 8. In Racine's time the gender of that word was evidently

not fixed. In Modern French it is masculine in the singular, feminine in the plural. Brachet explains this anomaly as follows:—"... Abstract nouns ending in *or*, masculine in Latin, have become feminine in French ... *honneur*, *amour*, *labeur*, are the only French masculine substantives derived from masculine Latin nouns ending in *or*, and yet *honneur* was feminine in the Middle Ages, as well as *amour* ... These feminine nouns vexed the Latinists and pedants of the sixteenth century, who, wishing to restore the gender they had in Latin, created *le labeur* from *labor*, and tried to make *amour* of the masculine only. This attempt failed, but from that time *amour*, by a strange rule, has become masculine in the singular and feminine in the plural" (The Public School French Grammar).

Page 6 *line* 28—*Sa piété pour moi*: Her love for me; *piété filiale*, filial piety, affection.

6 29—*Rien ne peut balancer*: *Balancer* is used here in the sense of to equal (in weight); "which nothing can equal."

7 1—*La reine qui dans Sparte ... foi*: Sparta, also called Lacedæmon, was the capital of Laconica and the chief city of Peloponnesus. It is there that Agamemnon married Clytemnestra. *Foi*, here, loyal services, fidelity; Arcas will betray the secrets intrusted to him by his master, in the interest of Clytemnestra, to whom he owed everything, as it is hinted in the next line.

7 4—*Mycène*: A town in Argolis, N.E. of Argos, whence Clytemnestra was coming with her daughter; "J'écrivis en Argos."

7 7—*Mais ne t'écarte point*: But do not lose your way; *écarter* properly means to put away a card; O. F. *escarter*, from *es* (ex) and *carte* (charta). *Cf.* English discard. N. *le vent a écarté les nuages*, the wind has dispersed the clouds; *écarter un coup*, to ward off a blow.

7 14—*Réveilleront leur brigue*: Will renew their intrigues. N. *sa brigue est forte*, he has a great party; *briguer la faveur de quelqu'un*, to court one's favour.

7 28—*Eriphile*: Eriphyle. This character is not in Euripides. It was invented by Racine to avoid the sacrifice of Iphigenia, which would have been repugnant to the feelings of his audience, and the substitution of a hind (as in Euripides), which he feared would be considered ludicrous.

Page 7 *line* 29—***Lesbos***: The largest of the islands of the Ægean Sea, along the coast of Asia Minor. This conquest of Lesbos by Achilles is mentioned in the 9th book of the Iliad, line 271 :—

. . . . . ὅτε Λέσβον ἐϋχτιμενην ἕλες αὐτός

(when you yourself took Lebos the well-built).

7 34—*Ulysse* : See note on p. 4, l. 33.

N. This first scene is generally considered as "*un chef-d'œuvre d'exposition.*" All the important characters of the piece have been most cleverly and naturally introduced to the spectator.

Scene II.

8 3—*D'un courage naissant . . . essais* : Are those the first attempts of a young courage? **N.** *naissant*, newly-born, dawning, rising; *un Etat naissant*, an infant state.

8 5—*Thessalie* : Thessaly. Peleus, Achilles' father, was King of the Myrmidones in Phthiotis, in Thessaly; being troubled by one of his neighbours, he had sent for his son, who conquered the foe. See p. 6, l. 12 and 13.

8 6—*En attendant l'armée*: Until the army of the Greeks came up from Aulis to besiege Troy. Cf. these lines with Seneca's (230-233) :—

> Hæc tanta clades gentium ac tantus pavor,
> Sparsæ tot urbes, turbinis vasti modo,
> Alterius esset gloria ac summum decus ;
> Iter est Achillis . . .

8 10—*Et que puisse bientôt le ciel* : An unusual construction for "*Et que le ciel puisse bientôt.*"

8 12—*Le prix glorieux*—*i.e.*, the hand of Iphigenia.

8 15—*Le succès* : In the sense of *l'accomplissement*, the accomplishment. **N**. *succès* is also used in the sense of *résultat* :—

> Daignez, je vous conjure,
> Attendre le succès qu'aura cette aventure.
> —Mol., le Dép., iii., 7.

8 16—*Et bientôt des mortels suis-je* : Remark here the present used for the future naturally expected after *bientôt*, soon ; the present, however, gives a quicker turn to the phrase.

8 25—*Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée* : Whilst the sea still closed against our vessels.

Page 8 *line* 27—*L'inclémence des dieux* : *Divûm inclementia* (Virgil, Æn , book ii., line 602).

9 1—*A son amour s'applique* — i.e., *s'occupe de son amour* : Thinks of his love.

9 7—*Dans les champs phrygiens les effets feront foi* : In the fields of Phrygia deeds will show; Troy was in Troas, a subdivision of Phrygia, a province in Asia Minor.

9 14—*Qui de ce soin sur Calchas me repose* : Who leave such cares to Calchas.

9 16—*Ne sauroient* : Cannot. Remark *savoir* used in the conditional with *ne* in the sense of *pouvoir*.

10 2—*Que sert de* : What is the use of. *Servir* requires *à*, therefore *que* stands for *à quoi*. **N.** *à quoi cela sert-il* : What is the good of that?

10 2—*On sait qu'à votre tête, etc.* : It is known that, by the will of the gods, the conquest of Ilium depends on your presence.

10 9—*Comblés* : Loaded with ; *Comblé* is generally used in connection with enviable things, such as honours, presents ; but rarely as here in connection with shame or opprobrium. **N.** *il est couvert d'opprobres*, he is loaded with obloquy.

10 10—*Pâris* : The second son of Priam, King of Troy and Hecuba, having to decide who was the fairest of Hera (Juno), Aphrodite (Venus), or Athena (Minerva), decided in favour of Aphrodite, who had promised him the fairest of women for his wife; that woman was Helen, the wife of Menelaus, whom Pâris carried off.

10 18—*Une autre Hélène*—*i.e.*, Eriphyle, supposed to be an illustrious princess, whose loss grieved the Trojans as that of Helen grieved the Greeks.

10 22—*Accusant sa noblesse* : Proving her noble extraction. "Un silence qui *accuse*, pour dire, qui prouve qu'elle est d'une illustre naissance" (Louis Racine, the son of Jean Racine).

10 28—*Les Parques* : Parcæ, the Fates, the three daughters of Zeus and Themis—Clotho, or the spinning fate ; Lachesis, or the one who assigns to man his fate ; and Atropos, or the fate that cannot be avoided.

11 6—*De nos jours* : Of our lives. **N.** *Ses jours sont en danger*, his life is in danger ; *ceux qui m'ont donné le jour*, my parents.

11 12—*Quoi que* : Whatever. Not to be mistaken with *quoique* in one word, although.

11 14—*Quand* (the short for *quand même*, *quand bien même*) : Even if.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.
—La Fontaine (1621-1695).

Page **11** *line* 15—*Patrocle*: Patroclus, the celebrated friend of Achilles. He is said to have taken part in the expedition against Troy on account of his attachment to Achilles.

Scene III.

11 29—*De ce soupir*: Louis Racine remarks here that this speech of Ulysses is in keeping with his character, crafty and eloquent. He also points out that in Euripides, Menelaus, the brother of Agamemnon, plays the part assigned by J. Racine to Ulysses, and claims (at first) the sacrifice of *his own niece !*

12 7, 8—*Que ses plaintes* . . .: The meaning of lines 7 and 8 is, "Do you think that in his lamentations, which you will try in vain to appease, he will allow the gods' word to be doubted, and not accuse you of being the cause of the evil?"

12 14—*Xante*: The same as Scamander, the celebrated river of the Troad. As a mythological personage, the river-god was called Xanthus by the gods.

12 15—*Et qui de ville en ville* . . .: This line represents Agamemnon as rousing the Greek chiefs to action against Troy by reminding them of their oath, mentioned below.

12 18—*Tyndare*: Tyndareus made the suitors of his daughter Helen take an oath that they would uphold by force of arms the honour of any one of those who would be chosen as Helen's husband.

12 23—*Sans vous*: Without you, if it were not for you —*i.e.*, if you haa not urged us to do it.

12 25—*Flammes*: Love.

12 27—*De toutes parts assemblés en ces lieux :* And now that we are assembled here from all parts of Greece.

12 30—*Ce fameux ouvrage*—*i.e.*, the calling to arms of the Greek chiefs.

12 32—*Prêts de*: The French Academy gives *à* alone as the preposition governed by *prêt*. Racine, Corneille, Voltaire. &c., however sometimes use *de*.

Page 13 line 7—*Et courir vous jeter entre Calchas et lui*: Menelaus has probably not forgotten the following occurrence. To escape the obligation of going to Troy, Ulysses pretended to be mad. He yoked an ass and an ox to a plough, and began to sow salt. To try him, his infant son, Telemachus, was placed before the plough. The father stopped the plough, and having thus betrayed himself, was obliged to join the other suitors of Helen in fulfilment of the oath he had sworn.

Scene IV.

13 24—*A peine nous avons*, for *nous avons avec peine*: With trouble. In Modern French *à peine* means hardly.

13 29—*Et qui de son destin*: Remark *de* after *interroger*. We say now *interroger sur*. Littré says that *interroger de* is used only in poetry.

14 1—*Abord*: For *arrivée*, arrival; used also in this sense by Corneille—

> . . . . Mon *abord* en ces lieux
> Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux.
> —"Polyeucte," acte i., scène 3.

14 9—*Secrètes*: Probably used here in the sense of *particulières*, particular, specially reserved for you.

Scene V.

14 14—*Ressorts*: Literally springs, hence power, means, inventions. You undo all that my vain prudence has done.

14 15—*Encor si je pouvais*: If at least I could. *Encore* is not unfrequently used in this sense; in poetry this word may be spelt with or without an *e*, according to the requirements of the metre; in prose it always takes an *e*.

14 21—*Je suis père, seigneur. Et foible comme un autre*: Notice this punctuation.

14 22—*En la place*: In the place. We should now prefer *à*.

14 32—*Rejaillir*: To be reflected, is so spelt in all editions published during Racine's lifetime.

15 1—*Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames*: See the whole of the Hellespont foaming under our oars. Hellespont, the long

narrow strait connecting the Propontis with the Ægean Sea. Hellespont means the sea of Helle, for Helle, riding away through the air on the ram with the golden fleece, fell into the sea, which was called after her.

Page 15 *line* 3—*Priam*: The famous King of Troy, father of Hector and Pâris. When the Greeks landed on the Trojan coast he was already advanced in years, and took no active part in the war.

15 14—*Écarter*: Keep away from.

ACT II.

Scene I.

15 17—*A l'envi*: In emulation of. N. *ils travaillent à l'envi*, they strive who shall work most or best. *Toutes les villes se taxèrent à l'envi pour subvenir aux besoins de l'État*, all the towns strove which should be foremost in taxing themselves to relieve the necessities of the State. Etym. *renvier*, a. v., to place a further sum on the game; compound of O. F. *envier* (a term used in gambling), from Lat. *invitare*, whence verbal s.m. *envi*, a challenge, whence the phrase *à l'envi*.

15 26—*Voyez*: In old editions we find *voyez* instead of *voyiez*.

16 3—*Tout vous rit*: Fortune smiles upon you. N. *tout lui rit*, everything is propitious to him; *nous rirons bientôt*, we shall have fine sport by-and-by; *cela rit à l'imagination*, that pleases the mind.

16 17—*En butte*: Exposed to. *Butte*, s.f., a butt, rising ground, knoll; O. F. *bute*, fem. form of *but*, s.m., aim, mark. These two words had the same primitive meaning, as is seen in the phrase *être en butte à* = *servir de but à*.

16 19 - *Je reçus et je vois le jour que je respire, Sans que père ni mère ait daigné me sourire*: I was born and I have lived without . . . *Le jour que je respire* is a phrase used by Racine, Corneille, &c., to mean "life." The second line reminds one of Virgil's

> . . . . Cui non risere parentes.
> —Eclogue iv., line 62.

16 21—*Et pour comble d'horreur*: And to make the horror of my fate complete.

Page 17 *line* 9—*Dont j'étais prévenue* : The thoughts (or hope) of which I entertained.

17 11—*La fierté d'un sang* : The pride of a noble extraction.

17 21—*Vous va sous son appui présenter un asile* : Will with his support offer you a refuge. In prose the construction would be "va sous son appui *vous* présenter."

17 29—*Tu te vas étonner*: The construction would be in prose, "tu vas *t*'étonner."

18 1—*Qui m'arracha d'un coup ma naissance, et ton père* : Who deprived me at a blow of the secret of my birth, and of your father (who alone knew that secret).

18 8—*Sur quel espoir fondée* : Trusting to what hope (probably that of seeing her love requited).

18 13—*Le ciel s'est fait une joie . . . à rassembler* : We should say now, "se faire une joie *de* . . ."

18 28—*Je me laissai conduire à cet aimable guide* : Racine uses here *à* instead of *par*, by ; in the seventeenth century the use of prepositions was not fixed as it is now, when *conduire à* could mean nothing else but "to lead to."

19 15—*Me servira de loi* : Will dictate to me what I have to do.

SCENE II.

19 23—*Et quels empressements Vous dérobent sitôt à nos embrassemens* : And what has carried you away so soon from our fond embrace ?

19 26—*Mon respect a fait place aux transports de la reine* : . . . Iphigenia means that she respectfully waited until the queen had given her father an affectionate greeting.

20 8—*Mais que . . . je sens*, for *combien je sens*.

20 15—*A part* : Aside ; *à part* is the abbreviation of *à part lui*.

20 24—*Éloignement* : Here, absence.

20 27—*A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse* : An inversion for *à qui j'avois vanté votre tendresse pour moi*.

20 29—*J'ai fait gloire à ses yeux de* . . . : I boasted before her . . . In prose the expression would be "je me suis fait gloire de." N. *je m'en fais gloire*, I am proud of it.

21 2—*N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis* : Will you not drive away the gloom that overshadows your countenance ?

21 6—*Auteur de nos alarmes* : The cause of our fears.

Alarme came into the French language in the sixteenth century, from the Italian *all'arme*, to arms! a cry by which the soldiers were summoned to take arms.

Scene III.

Page 22 **line** 12—*Et de quelque disgrâce* . . .: And whatever may be the affliction which causes your tears.

22 14—*Je ne m'en défends point*: I do not deny it.

22 29—*Je voi*, instead of *je vois*: M. Brachet says, "Both in French and in Latin the letter *s* is characteristic of the second person singular: *amas*, aimes; *amabas*, aimais, &c. The first person singular never has an *s* in Latin: *amo*, *credo*, *video*, *teneo*; hence in Old French: *j'aime*, *je croi*, *je voi*, *je tien*. In the fourteenth century there came in a habit (unreasonable, because not based on etymology) of adding *s* to the first person, and of writing: je vien*s*, je tien*s*, je voi*s*. The correct form, *je croi*, *je voi*, *je tien*, is found in Corneille, Molière, La Fontaine, and Racine (seventeenth century); and Voltaire, in the eighteenth century, wrote—

> La mort a respecté ces jours que je te doi.
> —"Alzire" ii., 2.

But these forms, whose historical foundation was unknown, appeared to be poetical licences." Certainly; but is not the name of "poetical licence" the right one to give to a form which is two or three centuries old, and which the poets above mentioned use at the end of the line where it is considered necessary to rhyme to the eye as well as to the ear, but which they abandon in the body of the line for the form then and now recognised as the correct one, *je crois*, &c.?

22 31—*Qu'à peine*: Same as *qu'avec peine* here. See note to p. 13, l. 24.

23 5—*Les sermens*: See note to p. 12, l. 18.

Scene IV.

23 11—*Gloire* is here taken in the sense of honour: in l. 18 *gloire offensée* means wounded pride.

Page 23 *line* 14—*Commettre*: In the sense of *exposer*, to expose: the use of this verb in this sense with an object is rare.

23 16—*Arcas s'est vu trompé par notre égarement*: Arcas missed us because we lost our way; *égarement* is chiefly used now in a figurative sense—*i.e.*, errors, disorders of the mind or conduct, wanderings.

23 18—*Sauvons, encore un coup*: Again, I say, let us save (or, come, let us save) . . .

23 27—*Le bruit de sa noblesse*: The rumour of his noble extraction.

23 29—*Repentir* here means a change of resolution. Littré gives this example and another of Massillon to illustrate this use of the word, the proper meaning of which is the regret of having committed a wicked act.

24 10—*De vos desseins secrets on est trop éclairci*: We know but too well your secret designs.

Scene V.

24 17—*Vous m'entendez*: You understand me; *entendre*, to hear, hence to understand.

24 18—*Injurieux* is used here in the sense of hostile; hostile fate, *adverse fortune*.

24 22—*Avant que de partir*: *Avant que de* and *avant de* are both correct; the latter being shorter is generally preferred.

24 23—*Que* is used here for *pourquoi*.

25 1—*Vous brûlez que . . .* for *vous brûlez d'impatience que*. N. *je brûle de vous revoir*, I am impatient to see you again; *brûler d'un feu lent*, to pine away.

25 21—*Son* refers to *cœur*.

25 32—*Indignés* has here the meaning of *irrités*, angered.

25 33—*Encor*: Until now; *encore* in this sense is frequent enough with the negative—"Je *n*'avais *pas encor* senti tout mon malheur"—but rare without it. For the spelling of this word, see note to p. 14, l. 15.

26 10—*Ce même Agamemnon...il commande*: Remark the use of the pronoun, although the noun is expressed, for the sake of emphasis.

26 13—*Mes larmes par avance avoient su le toucher*: Iphigenia thinks that she has found out the reason of her father's cold reception and sorrowful countenance. He knew what tears she would shed on learning that her marriage was put off.

Scene VII.

Page 27 *line* **17**—***Calchas, Nestor, Ulysse*** : See notes p. 4, l. 33, to p. 5, l. 1.

27 20—***Si j'en crois ma gloire*** : If I consult my honour.

27 22—***La fable*** : The talk, the laughing-stock.

Scene VIII.

27 27—*Ou j'aime à me flatter, ou* : Unless I am much deceived; unless I too readily flatter myself.

28 4—***Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance*** : In prose it would be necessary to repeat the negative, and to say *et ne pas mourir*.

ACT III.

Scene I.

28 5—*Courroux* : Wrath, anger. N. *courroux* and *colère* are synonymous words, but the first is only used in elevated style and in poetry. *Les flots courroucés*, the angry waves; *un lion courroucé*, a raging lion. *Courroux* is derived from *courroucer*, which in turn is from L. *corruptiare*, derived from *corruptus*.

28 13—*Près d'imposer...* : In Modern French we should say here *prêt à*, ready to; and we should use *près de* in the sense of *sur le point de*, on the point of.

28 21—*Je l'attends* : It has been pointed out by commentators that this *je l'attends* is very cruel, and that *on l'attend* would be preferable in Agamemnon's mouth.

28 24—*Hyménée* : *Hymen* and *hyménée* are both masculine. Generally *hymen* means the marriage ceremony, and *hyménée* the married state; but this distinction is not always observed in poetry.

29 3—*M'en croirez-vous ? Laissez...* : Believe me and let... In prose, *Si vous m'en croyez, vous laisserez.*

29 5—*Que, remettant... je ne l'achève pas !* : Ellipsis for *Vous voulez que je remette ma fille en d'autres bras et que je n'achève pas ce que j'ai commencé !*

29 17—*Le fils de Thétis* : Achilles.

Page 30 *line* 1—*D'un soin*, for *avec un soin* : Which alone could be said now.

Scene II.

30 3—*Méconnoître* : To slight. O. F. *mesconnoitre*, from *mes*, *mens*, Lat. *minus*, less, and *connaître*, to know. N. *il méconnait ses parents, ses amis*, he disowns his relations, his friends.

Scene III.

30 13—*Succède* : Succeeds. *Succéder*, in the sense of to succeed, has become obsolete ; it is mostly used now in the sense of to come after.

30 24—*Sur sa parole* : Trusting to his promise.

30 25—*Quoique le ciel, au gré de mon amour* (to gratify my love), *Dût*, &c. : Achilles here means that, if the interests of his love were consulted, the gods ought to delay sending favourable winds to the Grecian fleet, so that he might stop longer with Iphigenia. N. *au gré de mon désir*, according to my wish ; *cela est-il à votre gré ?* does that please you ? *à mon gré*, in my opinion.

30 32—*A qui* should not be used in prose, as it is here, instead of *auquel*, since it refers to a thing and not to a person.

Scene IV.

31 15—*Je lui prête ma voix* : I plead in her favour.

31 17—*Ses fers que je plains* : *Fers*, for *esclavage*, bondage ; *que je plains*, for which I pity her.

31 24—*Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire*, for *laisse attendrir sa victoire* par *les pleurs d'une épouse*.

31 29—*Droits injurieux* : Cruel rights.

32 6—*Pour mieux me déchirer* (*le cœur*) : The better to rend my heart.

32 11—*Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié* : Half of which my tears still (hide) keep from you. *Taire* is properly to keep silent. *Taire* comes from the Lat. *tacere*, as *plaire* from *placere*. N. *Taire*, v.a., to conceal, to suppress. "Il faut savoir taire les vérités désagréables."

Scene V.

Page 32 *line* 23—*Vous qui la puisse défendre* : In prose we should require *vous qui la puissiez défendre*, because the relative *qui* represents the number, gender, and *person* of its antecedent.

33 1—*Mais le fer, le bandeau, la flamme* est toute prête : Remark, *est toute prête* agreeing with the last noun of this enumeration.

33 2—*Dût tout cet appareil retomber sur ma tête* : Arcas means here that even if he had to be himself the victim of the sacrifice, he could no longer conceal what he is about to reveal.

34 2—*Où*, for "*auquel*" : To which.

34 14—*Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort* (in some editions *l'a conduite à la mort*) : That is to say, They made use of your name to make her come here and lead her a victim to the sacrifice.

Scene VI.

35 6—*Me regarde* : Concerns me.

35 7—*Où* for *à laquelle*.

35 11—*Qui s'ose de mon amour armer contre vous-même* : Inversion for *qui ose s'armer de mon amour contre vous-même*, which dares to use my love as a weapon against you.

35 26—*D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice* : Concealing this intended sacrifice under the preparations of nuptials.

35 34—*Fer imprévu*, for *coup imprévu* : The cause for the effect.

37 12—*Et comme, indifférente . . .* : And with what indifference.

37 13—*La nouvelle sanglante* : The cruel news.

37 20—*Die* : An old form of the present subjunctive of *dire*, now *dise*. Molière has used it—

> Faites-la sortir, quoi qu'on *die*
> De votre riche appartement.
> —"Les Femmes Savantes."

Scene VII.

38 1—*Ma douleur* étonne *son audace* : My grief awes his courage. The sense of *étonner* has lost much of its former strength. This word now means simply to astonish It is composed of the

Latin preposition *ex* and *tonare*, to thunder. Cf. *attonare*.

Page 38 *line* 10—*De ce triste entretien détournons les approches* means : Let us prevent this painful discussion.

38 14—*Atrides* : The descendants of Atreus, especially Agamemnon and Menelaus.

38 16—*Retardement* : Delay. The shorter word *retard* is preferred now.

38 28—*Madame, à vous servir je vais tout disposer* : Inversion for *je vais disposer tout à vous servir.*

ACT IV.

Scene I.

39 18—*Suça même . . .* : Peleus, the father of Achilleus, entrusted his son to Chiron, who educated and instructed him in the arts of riding, hunting, &c., and is said to have fed his pupil with the hearts of lions and the marrow of bears.

39 26—*Aura pour elle impunément pâli ?* This means, will have feared for her life, and will not take revenge of those who threatened it. *Impunément* generally signifies without being punished, and here Racine gives it the sense of without punishing. Littré quotes a passage of Delille's translation of the Æneid, in which it is used in the same way :—

> Ulysse *impunément* ne vit pas leur trépas.

40 1—*Croître* is used here in the active sense of *accroître*, to increase ; it is found in this sense not unfrequently in poetry, and sometimes in an elevated style of prose.

40 13—*Le sang* : The ties of blood, the feelings of a father.

40 17—*Si je m'en croyois* : If I followed my own desires, if I obeyed the passion that prompts me.

40 20—*Que par un prompt avis . . .* : *Que* is used here in the sense of the Lat. *quin*

40 27—*Ma prison* : Hyperbole for *captivité.*

40 31—*Mes avis dangereux* : My dangerous promptings. Regular construction : *Et si mes avis dangereux faisoient à ma patrie un sacrifice heureux de tout le camp*

Page 41 *line* 2—*Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux*: Let us follow the dictates of a passion sanctioned by the gods.

Scene II.

41 8—*Sa paresse* : For son *retard*, sa *lenteur*.

Scene III.

42 2—*Et de quel soin jaloux*: Agamemnon is interrupted ; he means to ask why Clytemnestra concerns herself about the arrangements of a ceremony to which she had agreed not to be present.

Scene IV.

42 7—*Mal assurés* : Timid.

42 13—*Ma vie est votre bien* : My life is yours.

42 13—*Le reprendre* : *Le* refers to *bien*, property.

42 20—*Vous rendre tout le sang* : Give you back the life.

42 23—*Ennuis* : See note to p. 21, l. 2.

43 9—*Je ne m'attendois pas que* : I did not expect that.

44 6—*Ne vous assurez point sur* : Do not reckon on, do not put too much confidence in.

44 12—*Je reçois*, for *je reçoi* : See note to p. 22, l. 29.

44 19—*Le sang d'Atrée et de Thyeste . . . un horrible festin* : Thyestes seduced the wife of his brother Atreus, who, to revenge himself, killed the two sons of the former and placed their flesh before their father at a banquet. Agamemnon was the grandson of Atreus. This allusion to the *festin d'Atrée*, which is not found in Euripides, was probably suggested to Racine by Rotrou's lines (act iv., sc. iv.) :—

> Va, père indigne d'elle, et digne fils d'Atree,
> Par qui la voix du sang fut si peu révérée,
> Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
> Au repas qu'il dressa du corps de ses neveux.

44 28—*Ces combats que vous avez rendus* : *Rendre un combat* occurs several times in Corneille for to fight a battle ; the correct expression is *livrer un combat.*

45 2—*Hermione* : Hermione, the beautiful daughter of Helen and Menelaus.

Page 45 line 17—*Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse*: In his preface to "Iphigénie," Racine says: "Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse du nom d'Iphigénie avoit été sacrifiée, mais que c'était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias rapporte et le témoignage et les noms des poëtes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la créance commune de tout le pays d'Argos.

45 23—*En vos mains confiés*: Entrusted to your care. Littré says that *confier* being synonymous of *remettre*, to put, it is wrong to find fault with Racine for saying *confier en* instead of *confier à*, since we could say "remettre en vos mains."

45 33—*Un prêtre*: Louis Racine says, "There was no priest then in the Greek army; the poet has also used the word 'laurels,' the custom of crowning with laurels was not yet established: he has made Agamemnon send a 'letter,' and the art of writing had probably not been invented at the time of the siege of Troy; in doing so, however, he has only followed the example of the Greek tragics, who did not always confine themselves to saying nothing contrary to ancient customs."

45 36—*Dans son cœur palpitant consultera les Dieux*: Cf. Virgil, Æneid, lib iv., l. 63 and 64.

Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.

SCENE VI.

47 20—*Tous ses momens*: Her whole life.

48 1—*Vous qui vous offensant . . .* Agamemnon refers here to what occurred in act i., sc. ii.

48 15—*Scamandre*: The celebrated river in the Troad.

48 16—*Champs thessaliens*: The fields of Thessaly; Phthiotis, the kingdom of Achilles, was in Thessaly.

48 17—*Larisse*: Larissa, an important town in Thessaly.

49 7—*Trouveront d'Ilion la fatale journée*: Will find the day fatal to Ilium, *i.e.*, the day on which the gods have decreed that Ilium would fal'

Page line 14—*Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense* Cf. Corneille's "Cinna," l. 73 and 74 :—

> Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu pens
> D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses

Scene X.

51 19—*De longtemps* : For a long time to come.
51 23—*Sévère* : Cruel.

Scene XI.

52 6—*Plus de raisons* : No more hesitations. Eryphile means that hitherto her reason prevented her from doing the wicked act she is bent upon, but that now there is no time for reasoning, hesitating.

ACT V.

Scene I.

52 11—*Tout prêt à tomber* : Ready to burst. *Tomber* sounds rather weak here, particularly as the ordinary expression is "l'orage éclate," and as we say, "la pluie tombe."

52 21—*Mon père en me sauvant ordonne que j'expire* : Iphigenia explains her meaning further on ; her father wishes to save her life, but he has commanded her to hate Achilles and never to speak to him, which, to her, is as bad as death itself.

Scene II.

53 22—*Secondez* : Help. N. in *second*, and its derivatives, *seconder*, *secondement*, &c., the *c* is pronounced like a *g*.

53 25—*A déjà vu vos larmes* : Has already seen your tears (and has not been moved by them).

53 27—*Au coup* : We say generally, "*mettre son espoir dans*," or, "*en quelque chose.*"

54 1—*Pour trancher d'inutiles discours* : To cut short useless speeches. *Trancher* generally means to slice, to cut ; but it is also used in the sense of *retrancher*, to cut off. Note also, *pour trancher le mot*, to be plain ; *le trancher net*, to speak candidly.

Page 54 *line* 12—*Sourd à Calchas,* for *sourd à la voix de Calchas* : Deaf to the command of Calchas; a bold ellipsis, pointed out by one of Racine's critics, who did not notice a similar one in act ii., scene ii., l. 7—

> Les dieux depuis longtemps *me* sont cruels et *sourds.*

This shows that, however bold, the expression comes in very naturally.

54 16—*Vous-même dégagez la foi de vos oracles* : "*Foi*" is here used in the sense of promise; yourself help the promise of your oracles to come true.

54 17—*Signalez ce héros*: Show yourself to be the hero.

55 2—*Si mon hymen prochain ne peut vous assurer* : If our intended hymen is no safeguard for you. *Assurer* here is used in the sense of "*mettre en sureté.*" Cf.—

> . . . . Et quisquam numen Junonis adoret
> Præterea . . . .?
> —Virgil, Æneid, lib. i., l. 48, 49.

55 4—*Il faut les en croire*: You must yield to them.

55 14—*Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus* : When he ceases to be your father (by his cruel conduct), and owns you no longer (or at least seems to look upon you but as a victim to be sacrificed to his ambition).

55 17—*D'un coupable transport écoutant la chaleur* : Yielding to the wicked urgings of anger.

55 18—*Ajouter ce comble à mon malheur* : Add this new grief to make my misery complete.

55 34—*N'ont fumé*: Remark here the past instead of the future. Achilles, in his impetuosity, represents the deed as already done.

SCENE III.

57 29—*Moins funeste à sa mère*: This touching wish was not accomplished. Orestes killed Ægisthus and Clytemnestra to avenge the murder of his father.

SCENE IV.

58 1—*Et je ne prétends pas* : And I do not intend . . .

58 6—*Et rentre au trouble*, for *dans le trouble.*

Page 58 line 7—*Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie.* Shall I suffer so many times the agonies of death without dying?

58 13—*Mégère*: Megæra, one of the Eumenides or Furies.

58 17—*Quoi! pour noyer les grecs et leur mille vaisseaux*: To drown the Greeks and sink their thousand ships; *noyer* will do for *les grecs*, but *engloutir* would be the proper expression for *les vaisseaux*. *Noyer*, Provençal *neger*, Italian *negare*, Latin *necare*—properly, to kill—took very early the sense of killing by water, and of losing one's life by water. The change of *c* into *g* is very frequent: *gras*, fat, Lat. *crassus*: *figue*, fig, *ficus*; note the *s* of *second*, pronounced like a *g*.

58 23—*Et toi soleil* . . . : Cf.—

> O soleil, ô grand luminaire,
> Si jadis l'horreur d'un festin
> Fit que de ta route ordinaire
> Tu reculas vers le matin . . .
> —Malherbe (1555—1628).

See note to p. 44, l. 13.

58 27—*Cependant* has here the meaning of its etymology, this pending, meanwhile; it is most frequently used now with the sense of "however."

Scene V.

59 15—*S'est voilé le visage*: Timanthes, the celebrated Greek painter, in his picture of the Sacrifice of Iphigenia, painted Agamemnon with his face hidden in his mantle. Some say that, having exhausted the resources of his art in giving expression to the other characters, he was at a loss to paint Agamemnon, but it is more likely that he veiled the face of the king of kings to preserve at the same time the dignity of the monarch and the feelings of the father. *Visage* is a derivation of the O.F. *vis*, preserved in the expression *vis-à-vis*, face to face; Lat. *visus*.

Scene VI.

60 4—*Jaloux tantôt*: Just now anxious (see act i., scene iii.). *Tantôt*, for *tant*, so, and *tôt*, O. F.

tost, soon. N. *tantôt* is also used for the future: "*j'irai tantôt*," I shall go presently.

Page 60 line 11—*Saisi d'horreur*, for *d'une sainte horreur*: Seized with a religious awe. "*Sainte horreur*" is the feeling of dread, mingled with veneration, which comes over man at the sight of the miraculous.

60 19—*Et partageoit les dieux*: And divided the sympathies of the gods.

60 23—*Le poil hérissé*: With hair up-staring (Shakespeare, "The Tempest," act i., scene ii.). *Poil*, in the sense of hair on the head, is now considered very colloquial. We say, "*il a le poil gris*," his hair is gray.

60 28—*Un autre sang d'Hélène*: Another one of Helen's blood.

61 30—*Le soldat*: Collective, the soldiers.

61 38—*Et désormais tous d'eux d'intelligence*: And now reconciled. *Désormais*, O. F. *dès ore mais*; *ore* is the Lat. *hora*; *mais* the Lat. *magis*; *désormais* means from this time on, henceforth.

This speech of Ulysses is generally considered as a masterpiece, and even preferred to the "Récit de Théramène" in "Phèdre," act v., scene vi. In 1769 a certain M. de la Dixmerie thought it would be a great improvement to *act* the scene which Racine merely describes; his suggestion was put into practice, but neither Calchas, "with hair up-staring," nor the rash Achilles, nor the rolling thunder could find favour in the eyes of the audience, and M. de la Dixmerie's improvement was hissed off the stage.